

le 28 décembre 1967

Monsieur Pierre Lavat  
Rédacteur en chef  
Revue Bateaux

Cher ami,

Je projette de tenter le tour du monde d'Ouest en Est par les trois Caps, en solitaire et sans escale à bord de Joshua. Si j'y parviens, cela devrait représenter environ huit mois sans toucher terre, en comptant sur mes seules ressources physiques, morales et matérielles.

Le départ aurait lieu courant août 1968 afin que je puisse me trouver sur la latitude du Cap de Bonne-Espérance au printemps austral. Joshua regagnerait la France au début de l'été 1969 si Dieu le veut.

J'aimerais faire comprendre que ce voyage ne serait pas fait dans un esprit « exploit », et qu'il me permettrait de vérifier certaines choses : où se situe vraiment la limite de résistance d'un homme normal, d'un bateau, d'un gréement ? Jusqu'où peut-on forcer la chance lorsque, dans certaines circonstances, tout ne dépend peut-être plus seulement de soi, ni du soin avec lequel on s'est préparé dans les trois dimensions ? Cela vaut d'être vérifié sur place.

Ce n'est pas pour dépasser les autres que je voudrais tracer ce long sillage, c'est parce qu'il exerce sur moi une formidable fascination.

J'en arrive maintenant à l'aspect plus tangible de cette lettre : il est très difficile d'avaler seul un aussi gros morceau. Un voyage de huit mois sans escale (peut-être moins quand même) exige une préparation intense, des frais importants en matériel et en rechanges . Pour être menée avec le maximum d'atouts, il faudrait que cette aventure devienne une affaire d'équipe, appuyée par la participation des autres. Je m'explique :

Il me serait possible de me débrouiller par mes propres moyens, comme je l'ai toujours fait jusqu'à présent (en réalité, les copains m'ont toujours aidé dans une certaine mesure, sans parler de l'expérience des autres ; Smeeton, Robinson, Vito Dumas, Henry Wakelam ... pour ne citer que ceux là). Je prendrais alors le risque, (par nécessité et par défaut de moyens) de devoir bricoler certains détails qui ne seraient pas sans importance. Par exemple, je m'équiperai un peu à l'aveuglette contre le froid et l'humidité, faute de renseignements sur les meilleurs vêtements chauds, imperméables dans le temps, séchant vite. Certes, ce matériel existe... mais que de temps il me faudrait perdre en recherches, pour devoir, malgré cela, me contenter d' « à peu près ».

Autre exemple : je partirais avec ma petite caméra à ressort, tellement ancienne qu'il ne m'a pas été possible de lui trouver un objectif « grand angle » et encore moins le zoom, indispensable à un travail de qualité. Or, il serait dommage, pour moi comme pour les autres, que de bonnes images ne soient pas rapportées d'un tel voyage, alors qu'un fabricant de caméra aurait peut-être envie de me prêter du matériel pour ce voyage. Mais là encore, que de temps et d'énergie perdus en coups de sonnettes souvent inutiles, alors que mon temps doit être consacré en priorité à l'essentiel : mon bateau.

Ce ne sont là que deux petits exemples. Ils montrent déjà l'importance des problèmes liés à ce voyage, si je veux lui apporter un maximum d'atouts en même temps qu'un minimum de risques.

C'est pourquoi, malgré mon habitude d'agir en franc-tireur, j'aimerais que cette lettre soit publiée dans votre revue :

Les firmes désirant éprouver un matériel déjà sérieux seraient ainsi mises simplement et globalement au courant de mon projet. Ces firmes pourraient alors m'aider...et je pourrais les aider, en retour, à contrôler la qualité, l'endurance de leur matériel.

C'est dans cet esprit que je parlais plus haut d'une « affaire d'équipe », qui me permettrait de ne pas m'écarter de l'essentiel autant pour moi que pour d'autres, tout en m'attachant aux détails.

Bernard Moitessier